

LE COVID-19 SOUS L'OEIL DES SCIENCES SOCIALES

Les confinements, les couvre-feux, les restrictions de déplacement, les fermetures et réouvertures des commerces, les campagnes de vaccination, le passe sanitaire, le rôle nouveau des scientifiques dans les médias et les choix publics, la réorganisation de l'Etat et de la chaîne de décision, le rapport renouvelé au déficit public, la détresse du monde de la culture, les jeunes en manque de perspectives d'avenir, l'éducation nationale secouée, l'épuisement des personnels médicaux, les restructurations du monde du travail, la santé mentale mise à rude épreuve, les deuils et les morts par millions, l'absence de rites funéraires, le désarroi et l'incertitude généralisée... Voilà le bilan, encore partiel et sans cesse alimenté, de la pandémie actuelle. La vie humaine, dans tous ses aspects (politique, social, économique, religieux, matrimonial, etc.), s'est métamorphosée, et ce à l'échelle mondiale, depuis le début de la crise sanitaire, qui est tout autant une crise économique et sociale.

C'est pourquoi la philosophe Marie Gaille, directrice de recherche au CNRS, et le sociologue Philippe Terral, professeur à l'université de Toulouse, qualifient la pandémie de « *fait social total* », reprenant l'expression que le sociologue et anthropologue Marcel Mauss inventa en 1925

dans son *Essai sur le don* (Librairie Félix Arcan). L'ouvrage dirigé par les deux chercheurs passe cette « *expérience collective mortifère* » au peigne fin. Ils partent d'un postulat : pour appréhender la crise dans sa complexité, doivent être convoquées, aux côtés des sciences biomédicales, environnementales et des travaux de santé publique, l'ensemble des sciences humaines et sociales, dans une optique pluridisciplinaire. Mettant en pratique ce parti pris théorique, le livre décortique la façon dont les sociétés, les individus et les pouvoirs publics ont été bouleversés par la pandémie à différentes échelles (locale, régionale, transnationale, globale).

Ils appréhendent aussi la crise actuelle comme un révélateur et un amplificateur d'enjeux préexistants, tels que la fragilité du système de santé ou les inégalités entre les personnes et les territoires. Des enjeux plus ciblés sont également pointés, comme l'évolution des formes de socialisation et d'éducation des jeunes en temps de pandémie, cette « *génération sacrifiée* » dont les problèmes se prolongent sur le marché du travail. En outre, si la pandémie est un « fait social total », c'est que ces changements affectent non seulement notre organisation sociale, mais aussi nos vies dans leurs ressorts les plus intimes, notre rapport aux autres et à nous-même. C'est ce que scrute de façon plus approfondie Anne Muxel, directrice de recherches en sociologie et en science politique au CNRS, dans *L'Autre à distance. Quand une pandémie touche à l'intime* (Odile Jacob, 304 pages, 22,90 euros).

A l'heure où le nouveau mot d'ordre est « *Si vous aimez vos proches, ne vous approchez pas trop!* », où aimer veut dire se mettre à distance, où protéger veut dire s'éviter, qu'avons-nous fait de ces injonctions nouvelles ? Notre quotidien a dû se métamorphoser : notre sociabilité, nos relations de travail, nos amours, nos interactions avec

nos amis, avec notre famille, la vie dans nos foyers, notre rapport à la mort... Ces facettes de nos existences ont pris des traits nouveaux, les rendant parfois méconnaissables.

Codes bousculés

Dans un monde globalisé, dans une société du « *triomphe de l'individualisme et des libertés individuelles* », le choc a été rude. Les codes les plus anodins de notre affectivité et de nos attachements ont été bousculés. « *Les corps ont dû se tenir éloignés, les joues ne se sont pas rencontrées, les baisers ont été confisqués, et même les paroles échangées étaient filtrées par un masque* », balayant ainsi « *la gestuelle qui fait les échanges humains* », analyse Anne Muxel.

Les lignes départageant l'espace/temps d'une vie privée et à soi de l'espace/temps d'une vie publique et vécue avec les autres se sont rompues. « *Tout permet de croire que les confins de notre altérité affective, soit notre façon d'être par les autres, pour les autres et avec les autres ont pu être brouillés* », poursuit la sociologue. Des sentiments nouveaux, souvent négatifs, nous ont submergés : la peur, pour soi et pour les autres ; la défiance, envers tous, envers soi, envers les pouvoirs publics aussi (surtout en France) ; l'incertitude, nous empêchant de nous projeter et d'anticiper.

Bref, tout a changé ou presque. Mais les ouvrages évoqués laissent une question en suspens : y aura-t-il un « monde d'après » ? Et, si oui, quel sera-t-il ? Aurons-nous des liens interpersonnels plus denses ou sombrerons-nous dans un hygiénisme relationnel, dans des échanges aseptisés, dans une télésurveillance constante et dans un nouveau type de management de la vie sociale ? Aurons-nous un temps de réaction créative et façonnerons-nous une société plus solidaire, plus écologique ? Ou bien perpétuerons-nous tous les écueils du « monde d'avant » ? ■

ARIANE FERRAND



PANDÉMIE, UN FAIT SOCIAL TOTAL

sous la direction de Marie Gaille et Philippe Terral
CNRS éditions,
216 pages, 18 euros



L'AUTRE À DISTANCE. QUAND UNE PANDÉMIE TOUCHE À L'INTIME

d'Anne Muxel
Odile Jacob, 304 pages,
22,90 euros